Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 46 (1917)

Heft: 7

Rubrik: Chronique littéraire

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

continuent de vivre en nous par l'*hérédité*. Les traits que le milieu a imprimés à leur caractère nous ont été transmis par l'engendrement. Certes, l'emprise de l'hérédité ne doit pas être exagérée. Il suffit de deux ou trois générations pour que des familles implantées dans une nation étrangère se laissent assimiler par leur entourage, acquièrent l'allure et la mentalité de leur pays d'élection. Mais, d'autre part, il est incontestable que les influences ancestrales nous prédisposent à recevoir les idées et les mœurs de la contrée où nos aïeux ont vécu ces idées et ces mœurs. « Comme certains chiens chassent de race, il est probable que tous nous aimons et pensons de famille », remarque joliment le P. de Munnynck. Si l'on ne peut identifier l'idée de patrie avec la communauté de race, la communauté des familles, unies par la communauté du sang, des institutions, des us et coutumes, de la cohabitation dans une même région, ne laisse pas d'empreindre dans la mentalité des jeunes êtres des dispositions natives qui inclinent à faire aimer telle région et ses gens et ses mœurs, qui créent entre les tempéraments les plus divers une homogénéité relative qui les porte à se comprendre mutuellement et s'aimer entre eux.

Chronique littéraire

Guerre navale et blocus sous-marin. — Je voudrais, dans ces chroniques littéraires, n'entretenir les lecteurs du *Bulletin pédagogique* que des luttes pacifiques de la vie intellectuelle ; mais l'effroyable réalité qui se déroule depuis bientôt trois ans à nos frontières est d'un intérêt véritablement trop poignant pour qu'il soit possible de s'en détourner tout à fait. Du reste, la plupart des livres nouveaux, presque tous les articles de valeur que publient les revues parisiennes de haute envergure, se rapportent à la guerre européenne. C'est quasiment la carte forcée, si l'on peut s'exprimer ainsi.

La reprise soudaine et violente de la guerre sous-marine par l'Allemagne, les nombreux torpillages de navires dus à l'action sournoise et meurtrière des submersibles, les difficultés croissantes qui en résultent pour le ravitaillement des neutres, ont plongé le monde entier dans la stupeur et l'angoisse. Le blocus ainsi tenté par les empires centraux aura-t-il pour effet de terminer brusquement la guerre en amenant à résipiscence l'Angleterre et ses alliés ? Sinon, quels moyens ces derniers mettront-ils en œuvre pour parer

efficacement et à bref délai à la terrible menace germanique ? Questions brûlantes et d'un intérêt palpitant que l'amiral français Degouy envisage sous leurs différentes faces dans une remarquable étude publiée par la *Revue des Deux-Mondes*. Critique ingénieux et courtois, subtil et documenté, M. Degouy possède une langue ferme et finement nuancée ; les nombreux termes techniques qu'il emploie au cours de son bel article donnent à son style beaucoup de couleur et de vérité. Je crois être agréable aux lecteurs du *Bulletin* en extrayant de cette étude les données suivantes.

Un fait indéniable depuis le début de la conflagration actuelle, c'est que le principe directeur des opérations maritimes a subi de profondes modifications, au fur et à mesure des événements. En août 1914, la flotte anglaise ne prétendait qu'à barrer le Pas-de-Calais et à couvrir le passage du corps expéditionnaire venant en France ; la flotte française se borna à poursuivre les quelques rares corsaires allemands égrenés sur l'Océan, puis à protéger le transport de l'armée d'Afrique sur le continent. Plus tard, la guerre de côtes entreprise contre les bouches de Cattaro échoua, faute de moyens d'action suffisants. Que faisait, pendant ce temps, la flotte allemande ? Son rôle, presque passif, consistait à poser des mines automatiques sur les routes de navigation, à renforcer la défense du littoral ou à donner la chasse aux bâtiments de commerce anglais.

L'Etat-Major naval de Berlin hésite, tâtonne, s'oriente ; il trouve sa voie dans la guerre sous-marine. Mais à quoi fallait-il employer les submersibles ? Contre les navires de guerre, avec l'arrière-pensée de mettre aux prises la flotte allemande de haut bord avec le « Grand Fleet » britannique, ou contre les navires de commerce en rendant à la tenace et fière Albion blocus pour blocus ? C'est à ce dernier système que se rallia l'Etat-Major allemand, estimant sans doute qu'il était plus facile de couler d'inoffensifs bateaux marchands que d'aborder les formidables dreadnoughts anglais. Toutefois, il y a deux ans, personne, en Allemagne, n'espérait affamer l'Angleterre ou paralyser ses usines ; il aurait fallu pour cela trois ou quatre fois plus de sous-marins qu'on n'en avait à ce moment-là. On usa dès lors d'effets d'intimidation ; telle est l'origine de la destruction du *Lusitania*. Bientôt les choses changent d'aspect. Secondés efficacement par les submersibles autrichiens, les sous-marins allemands se couvrent de « gloire » dans la Méditerranée. Les flottes alliées s'émeuvent d'une situation qui, sans être inquiétante, devient néanmoins sérieuse. Des nuées de destroyers et de croiseurs sont lancés à la

poursuite des audacieux « plongeurs ». Les résultats de cette contre-offensive ne sont cependant pas suffisants pour contrebalancer l'accroissement continuel des sous-marins par les chantiers allemands. Ceux-ci redoublent d'activité ; la fièvre de la construction sous-marine sévit dans tous les ports : puisque la « terre » se refuse à fournir une décision, c'est à la « mer » qu'il faut la demander. Nous voilà en plein dans le blocus. Blés, vivres, charbon, armes, munitions, tout est envoyé au fond de l'eau, quels que soient les véhicules, belligérants ou neutres.

Si le plan allemand ne paraît pas destiné à donner le succès final, escompté par les empires centraux, c'est à la condition expresse que les Alliés fassent sans retard tout le nécessaire pour contrecarrer ce plan, car la certitude de la victoire, ancrée du reste trop complaisamment dans certains esprits, ne suffit pas. Ici, il y a divergence d'avis sur les modalités à suivre dans l'effort suprême. L'idée qui prévaut dans les milieux officiels est de développer, de perfectionner les moyens de chasse aux sous-marins. S'en prendre aux bases des submersibles par des opérations méthodiques, telle est l'opinion ayant plutôt cours chez quelques marins.

Instruit par l'expérience des guerres antérieures, M. Degouy cite le fait historique suivant : une longue guerre à la fois continentale et maritime se termine souvent par une suite d'opérations côtières ou par le siège d'un grand port servant à l'ennemi de base d'opérations navales. A l'appui de ses dires, l'amiral Degouy cite Gibraltar, où l'Angleterre reste victorieuse. Convertir la mer du Nord en un immense camp retranché dont une ceinture de mines interdirait les approches aux submersibles allemands, tel serait le but de la guerre de côtes que d'aucuns préconisent. Ainsi, la guerre sous-marine allemande aura eu pour effet de conduire les Alliés au seuil de la guerre de côtes. Mais comment attaquer un littoral formidablement défendu et hérissé de difficultés naturelles : écueils, récifs, vase, bancs de sable ? Ce serait folie de compromettre des bâtiments de haute mer dans de telles entreprises. La guerre de côtes exige tout d'abord un outillage particulier, des navires spéciaux, une parfaite connaissance du littoral visé, une longue préparation matérielle et une « mentalité » *ad hoc* des états-majors : chefs, équipages, etc. Or, en août 1914, quand la guerre éclata, aucune des six grandes marines du monde n'avait envisagé l'intérêt d'une pareille orientation des esprits. La seule préoccupation des écrivains maritimes ou des Académies de Marine était la guerre d'escadres, la classique bataille navale en haute mer.

Selon l'amiral Degouy, le type de bâtiment à adopter pour lutter efficacement contre les sous-marins serait le radeau-automobile armé d'un obus à grande puissance. Contre les ouvrages à terre, on emploierait des navires d'un faible tirant d'eau, mais munis d'une forte artillerie ; les cuirassés géants ne seraient appelés qu'à couvrir la flotte de siège aidée par les appareils aériens. Pour la destruction des mines automatiques ou dérivantes, on se servirait de filets-nasses, de boucliers adaptés aux navires destinés à courir sus à l'ennemi, de petits sous-marins mouilleurs de mines, d'hydravions, chargés spécialement de la lutte contre les torpilles-automobiles.

Telle est, dans ses lignes essentielles, la méthode de combat qu'expose l'amiral Degouy. Pas n'est besoin de dire qu'il le fait avec une rare compétence technique servie par une belle maîtrise de la langue française.

(*A suivre.*) Antonin BONDALLAZ.

M. Pierre-Maurice Masson ses thèses de doctorat

(Suite et fin.)

La lecture attentive de la belle thèse de M. Pierre-Maurice Masson suggère de nombreux commentaires, auxquels je ne veux point m'attarder. Elle met le lecteur en présence d'une âme essentiellement religieuse. Pendant toute sa vie, Jean-Jacques s'est préoccupé de résoudre les grandes questions que tout homme réfléchi ne manque pas de se poser : Quelle est notre origine ? Quelles sont nos destinées ? Quelle religion devons-nous pratiquer ? Et convaincu que l'homme a des devoirs à remplir à l'égard de son Créateur, le prophète de la Révolution et de la *Profession de Foi* a posé la religion comme fondement de la cité nouvelle, dont il a préconisé l'établissement. Il a même été si convaincu de la nécessité de la religion, qu'il a proposé de bannir les athées, parce qu'ils sont insociables.

Non content d'indiquer les bases politiques de la Cité nouvelle, objet de ses rêves, Jean-Jacques a voulu encore proposer le credo religieux, que chaque homme doit admettre pour son bonheur et sa tranquillité et il a composé cette *Profession de Foi*, à laquelle était réservé un énorme succès, manifeste sentimental, où il ne faut pas chercher de la